

Falardeau

Présentation faite par Claire Du Sablon

Nous avons tous notre « image » de Falardeau. La plupart de ceux qui l'ont connu par la télévision réfèrent à cette image caricaturale du gars qui parle cru, direct, toujours fâché, qui sacre, qui voue au diable les fédéralistes et les institutions et utilise abondamment le mot « marde » pour désigner l'empire de la consommation et de la publicité, pour dénoncer l'exploitation et l'acculturation, la médiocrité.

Quand j'ai commencé ma recherche pour présenter le film *Falardeau*, je lisais *Il y a trop d'images* de Bernard Émond, et à ma grande surprise – je n'avais pas imaginé des liens possibles entre les deux cinéastes aux personnalités si différentes – le cinéaste de *La neuvaine* et de *La donation*, consacre quelques pages à Falardeau. C'est donc avec les mots de Bernard Emond que je vous parlerai de Pierre Falardeau.

D'abord un court texte intitulé *Servir* dont je vous lis quelques phrases [...] « Il faut le dire : les films de Pierre, quelle que soit leur forme, documentaires, drames, comédies, tragédies, pamphlets, tous ses films sont un long cri de revendication pour l'égalité, la justice, l'indépendance. Cri d'alarme, de détresse, de colère.

D'une certaine manière, ses trois grands longs métrages, *Le Party*, *Octobre* et *15 février 1839* sont un seul et même film de protestation. La métaphore de l'enfermement en est le centre absolu. L'enfermement, c'est-à-dire le contraire de la liberté et de l'indépendance. Le contraire de la justice.

Mais il en va ainsi de tous ses films et on peut voir les *Elvis Gratton* comme une charge contre l'enfermement dans la bêtise. L'enfermement dans l'injustice, la servitude et la dépendance.

Pour Pierre Falardeau, le cinéma, c'était le combat politique continué par d'autres moyens. Au Québec, parmi les cinéastes de sa génération, on chercherait en vain

quelqu'un qui ait autant agi sur le réel. Pierre Falardeau était un homme libre. Il a servi. »

La complicité des deux cinéastes est confirmée dans le générique du film *Le Party*, on y apprend que Bernard Émond a travaillé au scénario avec Falardeau et Francis Simard.

Et maintenant, quelques extraits du texte qu'Émond a publié dans *Le Devoir* quelques jours après la mort de Pierre Falardeau.

La colère

Pour comprendre la colère de Pierre Falardeau, il convient de se rappeler que les peuples ne meurent pas deux fois. La première fois est la bonne.

Pour comprendre la colère de Pierre Falardeau, il faut se rappeler qu'un peuple peut survivre à des siècles de défaites et d'oppression, mais qu'il ne peut pas survivre à sa propre indifférence. Nous ne sommes même pas résignés. La résignation implique au moins qu'on reconnaisse le mal. Ce que nous vivons est pire.

Pour comprendre la colère de Pierre Falardeau, il faut se rappeler avec lui cette phrase de Bernanos : « La liberté n'est pas un droit, mais une charge, un devoir. »

[...] En grande partie, l'élite de notre génération a été lamentable. Elle a tant reçu et si peu donné, embusquée derrière ses privilèges, ses droits acquis, son confort et ses REER, plus à l'aise à Paris qu'à Val-d'Or ou que dans Hochelaga. À tous ces anciens gauchistes, libérés jusqu'à plus soif, revenus de tout, nostalgiques des manifs de leur jeunesse, mais devenus notables, patrons de médias, éditorialistes au service des puissants, il faudrait rappeler une petite phrase de Chris Giannou, médecin de guerre canadien qui a travaillé avec les Palestiniens, à qui on demandait comment il se faisait qu'il avait conservé les idéaux de sa jeunesse. Il répondit : « C'est à ceux qui ne les ont pas gardés qu'il faut poser la question. »

Chez Falardeau, aucune déviation du discours à travers 40 ans de création et d'intervention publique.

Et Bernard Émond continue : ***Ceux qui ont connu Pierre Falardeau savent que c'était un tendre, un timide, un homme attentif, curieux des autres, qui savait, qui aimait écouter. Un lecteur pénétrant aussi. De La Boétie à Aragon, les citations dont il émaillait ses textes feraient une magnifique anthologie de la liberté, de la responsabilité et de la résistance.***

Mais voilà : le doux prenait ces textes au sérieux. Il savait ce qu'il y a de réalité dans ces phrases de Frantz Fanon, d'Aimé Césaire, de George Orwell, de Pablo Neruda. Derrière les mots, il y avait la vie des hommes, leur malheur et leur espoir. On ne joue pas avec ces vérités-là.

Alors, il s'est battu, le dos au mur. Il savait que le temps lui était compté, comme il est peut-être compté à notre peuple. C'était un homme.

L'homme Falardeau, « un géant à fleur de peau »* on le retrouve dans ce documentaire que nous verrons ensemble, on le retrouve aussi dans la correspondance qui vient d'être publiée par les soins de sa conjointe Manon Leriche. La lecture de ces lettres, qui n'étaient pas destinées à la publication, m'a émue, fait sourire, fait rire et fait pleurer, j'y ai rencontré un humain de la meilleure espèce.

Au rythme de deux ou trois lettres par année de 1972 à 2009, Pierre Falardeau a écrit en anglais à l'ami Léon Spierenburg, artiste peintre hollandais. C'est Jean-François Nadeau, historien et journaliste, directeur des pages culturelles du journal *Le devoir* et ami de Pierre Falardeau qui a traduit les lettres. Dans cette correspondance, le cinéaste n'est pas prisonnier de son personnage, de son rôle social plus ou moins imposé par les médias d'ici. On le suit à travers les événements importants de sa vie, l'écriture, la création de ses films, les embûches et les obstacles pour les réaliser, ses amours, ses enfants, sa vie de famille, ses deuils, ses misères, ses rages et ses joies; il raconte le Québec, il parle de son art, de son admiration pour Rembrandt, pour Bach, de son amour de la poésie, de la nature, du travail manuel qu'il aime : bûcher son bois, réparer sa maison de campagne de Dunkin, où, seul ou en famille, il passe des moments heureux. Dans ces lettres, il se révèle philosophe humaniste épris de justice et de

liberté; on y retrouve l'indigné qui aime rire, il s'indigne contre ce qui arrive et surtout ce qui n'arrive pas, « un fâché positif » selon l'expression de Diane Tell l'autre jour à Radio-Canada.

Sur le Web, j'ai regardé plusieurs vidéos où Pierre Falardeau s'adresse à des jeunes cégépiens et universitaires. Passionné d'histoire qu'il lit à la lumière de la justice et de l'égalité entre les peuples, mobilisateur, il expose, analyse, critique et juge les systèmes d'exploitation du monde. Parlant de la colonisation du Québec par les riches conquérants qui accaparent terres et richesses, Falardeau, qui en avait contre l'idée que notre histoire commence après ce que certains appellent « la grande noirceur » rappelait les écrits d'Esdras Minville, écrivain né en Gaspésie, premier canadien-français à prendre la tête des HEC dans les années '40 : « Avant nous autres c'était pas toutes des tatas, c'était pas des tata, ils étaient moins nuls que nous autres, nous autres on est nul collectivement ». (<http://www.youtube.com/watch?v=irB58OX8p2w>)

Intellectuel exigeant, il luttait contre la médiocrité — il voulait tellement que notre peuple soit fier.

Aux censeurs qui lui reprochaient sa « vulgarité » il a répondu dans un texte de *La liberté n'est pas une marque de yogourt* : « C'est peut-être vulgaire, mais pour moi la vraie vulgarité n'est pas dans quelques sacres, mais dans les sourires hautains et méprisants de ces gens cravatés et parfumés qui ont droit de vie ou de mort sur nous » LLNPUMDY p. 148.

Toujours à propos de vulgarité et de pudeur : (à propos du film *Le party*) « Tout au long de ces années on m'a cassé les oreilles avec la vulgarité de mon scénario. Je ne comprenais pas très bien. Moi je n'y voyais que de la tendresse. Eux ils y voyaient une atteinte au bon goût. Ce bon goût dominant, bourgeois, pollueur et morbide, régnant sans partage sur les esprits. Ces bonnes âmes n'avaient pas tort. Moi, j'ai surtout noté cette pudeur, ancrée au fond des cerveaux, qui au moment de créer, nous tombe dessus, vous empêche d'atteindre réellement le cœur des choses. » LLNPUMDY p. 138

Pour finir je vous lirai un extrait d'une lettre à l'ami Léon, alors que Pierre Falardeau avait été hospitalisé, une lettre qui commence par : « Je suis toujours vivant. [...] Je n'aime pas devoir toujours demander aux autres juste pour survivre. Mais certains moments, ça allait. Les meilleures personnes que j'ai rencontrées étaient celles qui travaillaient en bas de l'échelle. Des travailleurs québécois comme je les aime. Des gens qui s'occupent de la merde de tout le monde, en ayant le statut le plus bas, des gens qui sont regardés de haut par les autres. Ils étaient tout simplement formidables, riant tous les matins et te faisant rire même lorsque tu es sur le point de mourir. Un jour l'un deux m'a lavé le cul, les couilles, les jambes, les pieds. J'étais timide, mais il l'a bien fait, en riant, en disant qu'il pouvait laver indifféremment le cul du pape ou d'un hobo de la même façon. Un gars formidable, transformant quelque chose d'un peu douteux, de très douteux, en quelque chose de très bien, de très humains, un peu comme un frère. »

Il est heureux que ce documentaire et quelques publications récentes ramènent Pierre Falardeau dans l'actualité, il faut entretenir le souvenir de nos GRANDS. Ce film contribue à défaire l'image caricaturale du gars gueulard, image que les médias un peu paresseux ont multipliée, nous empêchant de voir l'ampleur du parcours de l'homme.

Source des textes :

Émond, Bernard, *Il y a trop d'images*, Lux éditeur 2011

Falardeau, Pierre, *La liberté n'est pas une marque de yogourt*, Stanké, 1995

Falardeau, Un très mauvais ami. Lettres traduites et présentées par Jean-François Nadeau, Lux éditeur, 2011

Claire Du Sablon, 29 novembre 2011